

TANCRÈDE

TRAGÉDIE EN VERS ET EN CINQ ACTES

VOLTAIRE

1771

TANCRÈDE

TRAGÉDIE EN VERS ET EN CINQ ACTES

Voltaire

M DDD LXXI

Représenté par les Comédiens français ordinaires du Roi,
le 3 septembre 1765.

À MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR

Madame,

Toutes les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt ; celles que vous reçûtes de Monsieur Crébillon, mon confrère, frère à l'Académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnaissance ; le mien durera moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les grâces et es talents se développer ; j'ai reçu de vous dans tous les temps des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'honneur que Je vous rends, ce ne pourrait être qu'une coeur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire, j'ose encor plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales font affreuses, je le sais, la Littérature en fera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomnierai toujours les gens de lettres comme les gens en place ; et j'avouerais que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même ; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendit justice à votre caractère, non seulement en public, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la Tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique ; car il saut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est, d'ailleurs, au théâtre seul que la nation se rassemble, c'est là que l'esprit et le goût de la jeunesse se forme : les étrangers y viennent apprendre notre langue ; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, et nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi ; c'est une école toujours subsistante de poésie et de vertu.

La Tragédie n'est pas encore peut-être tout-à-fait ce quelle doit être ; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs choses, il lui manque ce grand appareil que les magistrats Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une Tragédie de m'étendre sur cet art des Sophocles et des Euripides. Je sais que toute la pompe

de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime , ou un sentiment ; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux ; mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'âme et les yeux à la fois. Ce fera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame que je dessinai la faible esquisse que je soumetts à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement ; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendait dans la lice, faisaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action, devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement, ne permettait pas de délai ; la pièce fut faite et apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les Comédiens de Paris ne sont représentée, que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidèles. Il a donc fallu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encor dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime ; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration, et la sorte de vers que j'ai employés dans *Tancrède*, approche peut-être trop de la prose. Ainsi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène Française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces Romaines ; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus

difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui au sortir d'un spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et des plaisirs, disent gaiement que tout est perdu ; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du Royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France ; cependant, rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre ; cette petite province est devenue un jardin riant ; il vaut mieux sans doute fertiliser sa terre, que se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède ; j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos moments, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit ; mais je serais plus diffus, si je m'abandonnais aux sentiments de ma reconnaissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement et mon respect que rien ne peut altérer jamais.

ACTEURS

ARGIRE, chevalier.
TANCRÈDE, chevalier.
ORBASSAN, chevalier.
LORÉDAN, chevalier.
CATANE, chevalier.
ALDAMON, soldat.
AMÉNAÏDE.
FANIE, suivante.
PLUSIEURS CHEVALIERS assistants au Conseil.
ECUYERS.
SOLDATS.
PEUPLES.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au IXe siècle ; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commencèrent à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine ; les arabes tenaient Palerme et Agrigente.

ACTE I

SCÈNE I.

Assemblée des chevaliers rangés en demi-cercle.

ARGIRE.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un état triomphant et tranquille ;
5 Syracuse en ses murs a gémi trop longtemps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
10 Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les césars de Byzance, et les fiers sarrasins,
15 Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le grec a sous ses lois les peuples de Messine ;
Le hardi Solamir insolemment domine
20 Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna ;
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous ;
25 Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
À notre liberté le ciel ouvre une voie ;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge ;
On commence en Europe à la moins redouter.
30 Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon dans Rome armé d'un saint courage,
Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
35 Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'état répandait le sang de ses enfants.

Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
 Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
 40 Celui du bien public, et du salut de tous.
 Que de notre union l'état puisse renaître ;
 Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
 Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
 45 Ont régné trop longtemps entre nos deux maisons :
 L'état en fut troublé ; Syracuse n'aspire
 Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
 Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
 En citoyen zélé j'accepte votre fille ;
 50 Je servirai l'état, vous, et votre famille ;
 Et du pied des autels, où je vais m'engager,
 Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
 Mais ce n'est pas assez de combattre le maure ;
 Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux :
 55 Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
 Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
 De quel droit les français, portant partout leurs pas,
 Se sont-ils établis dans nos riches climats ?
 De quel droit un Coucy vint-il dans Syracuse,
 60 Des rives de la Seine au bord de l'Aréthuse ?
 D'abord modeste et simple, il voulut nous servir ;
 Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
 Sa race, accumulant d'immenses héritages,
 Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
 65 Osa sur ma famille élever sa grandeur.
 Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
 Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
 Tancrède, un rejeton de ce sang dangereux,
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
 70 A servi, nous dit-on, les césars de Byzance :
 Il est fier, outragé, sans doute valeureux ;
 Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
 Tout français est à craindre : on voit même en nos jours
 Trois simples écuyers, sans bien et sans secours,
 75 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie,
 Aux champs apuliens se faire une patrie ;
 Et, n'ayant pour tous droits que celui des combats,
 Chasser les possesseurs, et fonder des états.
 Grecs, arabes, français, germains, tout nous dévore ;
 80 Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
 Appellent l'avarice et la rapacité
 Des brigands du midi, du nord, et de l'aurore.
 Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
 J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie ;
 85 Maintenons notre loi que rien ne doit changer ;
 Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
 Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
 Un commerce secret, fatal à son pays.
 À l'infidélité l'indulgence encourage.
 90 On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
 Venise ne fonda sa fière autorité
 Que sur la défiance et la sévérité :
 Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN.

95 Quelle honte, en effet, dans nos jours déplorables,
 Que Solamir, un maure, un chef des musulmans,
 Dans la Sicile encore ait tant de partisans !
 Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
 Que même parmi nous Solamir entretienne
 Des sujets corrompus, vendus à ses bienfaits !
 100 Tantôt chez les césars occupé de nous nuire,
 Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
 Nous préparant la guerre et nous offrant la paix,
 Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !
 Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
 105 D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
 Toujours des nouveautés et des héros épris,
 À ce maure imposant prodigua ses suffrages.
 Combien de citoyens, aujourd'hui prévenus
 Pour ces arts séduisants que l'arabé cultive ;
 110 Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
 À nos vrais chevaliers noblement inconnus !
 Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
 J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre ;
 Et j'approuve surtout cette sévérité
 115 Vengeresse des lois et de la liberté.
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître :
 Il en fut parmi nous ; chaque jour en voit naître.
 Mettons un frein terrible à l'infidélité ;
 Au salut de l'état que toute pitié cède ;
 120 Combattons Solamir, et proscrivons Tancrede.
 Tancrede, né d'un sang parmi nous détesté,
 Est plus à craindre encor pour notre liberté.
 Dans le dernier conseil un décret juste et sage
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
 125 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
 À ce nom de Tancrede en secret attachés ;
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
 Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
 Que Tancrede, s'il veut, soit puissant à Byzance ;
 130 Qu'une cour odieuse honore sa vaillance ;
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
 Tancrede, en se donnant un maître despotique,
 A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
 Plus de retour pour lui ; l'esclave des césars
 135 Ne doit rien posséder dans une république.
 Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
 Et l'état, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui.
 Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre ;
 Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin
 140 Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin :
 Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur,
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon coeur.

ORBASSAN.

145 Ces biens sont à l'état, l'état seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
150 Solamir, à la fin, doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre ;
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... Dans tous les temps triomphez d'un rival :
155 Mes amis, soyons prêts... Ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
À mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage ;
Je serai près de vous ; j'aurai cet avantage.
160 Je sentirai mon coeur encor se ranimer ;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous aurez vu vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN.

Nous combattons sous vous, seigneur ; nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
165 Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II.

Argire, Orbassan.

ARGIRE.

Eh bien ! Brave Orbassan, suis-je enfin votre père ?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
170 Dois-je compter sur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'état, Argire ; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie ;
Mais le noeud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
175 Mon coeur qui vous haït ne vous eût estimé,
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
180 Ce coeur, que la patrie appelle aux champs de mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen à pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'état, votre intérêt, le mien ;
185 Devant de tels objets l'amour a peu de charmes ;
Il pourra resserrer un si noble lien ;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté ;
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
190 J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier ; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille, au sortir de l'enfance,
195 Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère :
200 Élevé dans nos camps, je préférerai toujours
À ce mérite faux des politesses vaines,
À cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des moeurs républicaines :
205 Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang ;
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers nous.

SCÈNE III.

Argire, Orbassan, Aménaïde.

ARGIRE.

210 Le bien de cet état, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
215 Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée ;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée ;
Tous les droits de Tancrede entre ses mains remis...

AMÉNAÏDE.

De Tancrede !

ARGIRE.

À mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

220 Elle m'honore assez, seigneur ; et sa présence
Rend plus cher à mon coeur le don que je reçois.
Puisse-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

AMÉNAÏDE.

225 Mon père, en tous les temps je sais que votre coeur
Sentit tous mes chagrins et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage ;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du noeud qui vous rejoint votre fille est le gage ;
230 D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce coeur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

235 Vous le devez, madame ; et, loin de m'opposer
À de tels sentiments, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête :
240 C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
La victoire en rend digne, et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.**Argire, Aménaïde.****ARGIRE.**

Vous semblez interdite, et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi ;
245 Vos soupirs étouffés semblent me faire injure :
La bouche obéit mal lorsque le coeur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;
250 Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile ;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
255 Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
À ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé longtemps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
260 J'appris sous une mère abandonnée, errante,
À supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que le mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
265 De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
270 Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée ;
Un malheur inouï m'en avait exilée :
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
275 Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime ;
Mais de vos ennemis je me vis la victime :
Je suis enfin la vôtre ; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

280 Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;
285 Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE.

Quel appui ! Vous vantez sa superbe fortune ;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
290 Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tanocrède une race étrangère :
295 Elle abusa longtemps de son autorité ;
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tanocrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son coeur indompté.
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie ;
Mais plus il a servi sous l'aigle des césars,
300 Moins il doit espérer de revoir sa patrie :
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais ! Lui ? Tanocrède ?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence ;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.
305 Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse et le vainqueur du maure ;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
310 Tanocrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde :
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide ;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir et Tanocrède, et la cour de Byzance,
315 Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'état ;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat :
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
320 Prenez mes sentiments ; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.

Je suis prêt à finir une vie orageuse :
La vôtre doit couler sous les lois du devoir,
Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

325 Ah, seigneur ! Croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie ;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie :
330 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?
Il peut tomber, tout change, et ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment ? Que dites-vous ?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
Vous offense peut-être, et vous semble une injure.
335 Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté
Dans votre république a moins de liberté :
À Byzance on le sert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance et défend le murmure.
Les musulmans altiers, trop longtemps vos vainqueurs,
340 Ont changé la Sicile, ont endurci vos moeurs :
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
345 La loi ne peut plus rompre un noeud si légitime :
La parole est donnée, y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
350 Dieu puissant ! Détournez ces funestes présages ;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens !

SCÈNE V.

AMÉNAÏDE.

Tançrède, cher amant ! Moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur !
355 Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais...

SCÈNE VI.

Aménaïde, Fanie.

AMÉNAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie !
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux !

FANIE.

360 Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
365 Votre coeur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tançrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des césars en secret soupirèrent :
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
370 En sera toujours digne ; et, puisque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter :
Votre âme est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah ! Tu n'en peux douter.
On dépouille Tançrède, on l'exile, on l'outrage :
375 C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Écoute : dans ces murs Tançrède est regretté ;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié les fastueux amis
380 Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de coeurs comme vous tiennent contre l'absence.
À leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

385 Mais il est asservi : nos amis sont cachés ;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout puissant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore ;
Mais il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel ! Je t'implore !

À Fanie.

390 Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai ? Justes cieux !

395 Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

AMÉNAÏDE.

Il ne le sera pas... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oser :
Le joug est trop honteux : ma main doit le briser.
400 La persécution enhardit ma faiblesse.
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
405 Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non ; l'amour à mon sexe inspire le courage :
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers ; ils naissent de l'amour.

ACTE II

SCÈNE I.

Aménaïde, Fanie.

AMÉNAÏDE.

410 Où porté-je mes pas ? ... d'où vient que je frissonne ?
Moi, des remords ! ... Qui ? Moi ! Le crime seul les donne...
Ma cause est juste... ô cieux ! Protégez mes desseins !

À Fanie, qui entre.

Allons, rassurons-nous... suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti ; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

415 Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois au dernier des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les syracusains,
Instruit dans les deux lois et dans les deux langages,
420 Du camp des sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins.
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrede en secret a revu la Sicile ;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
425 Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des maures et des grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire ;
430 Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrede,
Ce nom si redoutable, à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre coeur,
435 N'est point dans cette lettre à Tancrede adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.

Au camp des sarrasins votre lettre portée
Vainement serait lue ou serait arrêtée.
440 Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

445 Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi ;
Il ramène Tancrede, et tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! Qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout son parti se tait ; qui sera son appui ?

AMÉNAÏDE.

450 Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les coeurs ;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah ! Combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments ;
455 Que Tancrede est à moi, qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.
Hélas ! Nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des césars ;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
460 Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrede,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
465 Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice ;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros, je fais ce que je dois.
Ah ! Si je le pouvais, j'en ferais davantage.
470 J'aime, je crains un père et respecte son âge ;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne :
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur !
475 Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, et mon père la signe !
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer !
Hélas ! Dans Syracuse on hait la tyrannie ;
480 Mais la plus exécrable et la plus impunie
Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.

Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté

485 Contre Tancrède même est aujourd'hui porté :
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais ; mon esprit en fut épouvanté :
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide ;
490 Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur

Contre vous, après tout, serait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !
495 Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguèrent l'Italie et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes ;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
500 L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers :
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes ;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les grecs, ils triomphaient du maure.
505 Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux ;
Trop de prévention peut-être me possède ;
510 Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :
La foule des humains n'existe point pour moi ;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

Il n'y a pas de vers qui rime avec "colère".

SCÈNE II.

Aménaïde, Fanie, sur le devant ; Argire, Les chevaliers, au fond.

ARGIRE.

Chevaliers... je succombe à cet excès d'horreur.
515 Ah ! J'espérais du moins mourir sans déshonneur.

À sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.

Retirez-vous !... Sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je ? Vous, mon père !

ARGIRE.

Moi, ton père !... Est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison ?
Aménaïde, faisant un pas, appuyée sur Fanie.
520 Je suis perdue !...

ARGIRE.

Arrête... ah, trop chère victime !
Qu'as-tu fait ? ...

AMÉNAÏDE, pleurant.

Nos malheurs...

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime ?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! Tu démens ton seing ?

AMÉNAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
525 Ma fille ! ... Il est donc vrai ?... Tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop longtemps... Qu'as-tu fait ? ...

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.

Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! C'en est trop, cruelle :
Oses-tu te vanter d'être si criminelle ?
530 Laisse-moi, malheureuse ; ôte-toi de ces lieux :
Va, sors... une autre main saura fermer mes yeux.
Aménaïde sort presque évanouie entre les bras de

FANIE.

Je me meurs.

SCÈNE III.

Argire, les chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure...
Après son aveu même... Après ce crime affreux...
535 Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...
Je dois tout à l'état... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
À vos sévères lois mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! Ne peut être innocente ;
540 Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas... c'est un barbare effort :
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable ;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir :
545 Mais vous-même avez vu cette lettre coupable ;
L'esclave la portait au camp de Solamir ;
Après de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
550 L'état était perdu. Nos dangers, nos serments,
Ne souffrent point de nous de vains ménagements :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'état parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle,
555 Mais elle était ma fille... et voilà son époux...
Je cède à ma douleur... je m'abandonne à vous...
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

Il sort.

SCÈNE IV. Les chevaliers.

CATANE.

Déjà de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
560 Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée ;
C'est la religion lâchement profanée,
565 C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers musulmans,
570 Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,

À Orbassan.

Sur le point d'être à vous et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel !
De ce crime nouveau Syracuse infectée
575 Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant, sa mort est légitime :
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux ;
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
580 Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste :
" réglez dans nos états. " ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
585 Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier ?

CATANE.

590 Orbassan, comme vous nous sentons votre injure ;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

595 Il me consterne au moins... et coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise... on approche... c'est elle
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats...
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :

Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V.

Les chevaliers, sur le devant ; Aménaïde, au fond, entourée de gardes.

AMÉNAÏDE, dans le fond.

Ô céleste puissance,
Ne m'abandonnez point dans ces moments affreux !
600 Grand Dieu ! Vous connaissez l'objet de tous mes vœux ;
Vous connaissez mon cœur : est-il donc si coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui ; mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur sont outragés :
605 Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous : un même soin m'anime.
Éloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI.

Aménaïde, Orbassan.

AMÉNAÏDE.

Qu'osez-vous attenter ?
À mes derniers moments venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
610 Je vous donnais ma main, je vous avais choisie ;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
615 Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne, il est trop énoûi :
Et pour vous, pour l'état, et surtout pour ma gloire,
620 Je veux fermer les yeux et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit ; je me respecte en vous ;

Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
 Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;
 625 Le jugement de Dieu dépend de notre bras ;
 C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
 Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi seul ; et j'ose me flatter
 Qu'après cette démarche, après cette entreprise
 (Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise),
 630 Un coeur qui m'était dû me saura mériter.
 Je n'examine point si votre âme surprise
 Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
 Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
 Si votre aversion fuyait mon hyménée.
 635 Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née ;
 La vertu s'affermit par un remords heureux.
 Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
 Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
 (Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
 640 Les lois veulent ici des serments solennels ;
 J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
 En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
 Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels :
 À ma franchise altière il faut parler sans feinte :
 645 Prononcez. Mon coeur s'ouvre, et mon bras est armé.
 Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
 À peine avec horreur à moi-même rendue,
 Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
 650 Porte le dernier coup à mon âme éperdue,
 Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous mes pas.
 Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance ;
 Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
 Mon dernier sentiment est de vous estimer.
 655 Connaissez-moi ; sachez que mon coeur vous offense ;
 Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
 Je ne vous trahis point : je n'avais rien promis.
 Mon âme envers la vôtre est assez criminelle ;
 Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle...
 660 Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
 Accepter un combat pour ma cause entrepris.
 Je sais de votre loi la dureté barbare,
 Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
 Je ne me vante point du fastueux effort
 665 De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort...
 Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
 Je pleure mon destin, je gémiss sur mon père ;
 Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
 Je ne puis vous tromper, n'attendez rien de moi.
 670 Je vous parais coupable après un tel outrage ;
 Mais ce coeur, croyez-moi, le serait davantage,

Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous pour mon époux ni pour mon chevalier.
675 J'ai prononcé ; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
À dédaigner l'audace, à braver le mépris,
À l'oublier. Mon bras prenait votre défense :
Mais quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vous,
680 Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII.

Aménaïde ; soldats, dans l'enfoncement.

AMÉNAÏDE.

J'ai donc dicté l'arrêt... Et je me sacrifie !
Ô toi, seul des humains qui méritas ma foi,
685 Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je suis donc condamnée !... Oui, je le suis pour toi ;
Allons... je l'ai voulu... Mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux... Ces apprêts d'infamie !
690 Ô mort ! Affreuse mort ! Puis-je vous soutenir ?
Tourments, trépas honteux... Tout mon courage cède...
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi ! Je meurs en coupable !... Un père, une patrie !
695 Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie !
Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon coeur !

À Fanie, qui entre.

Quels moments pour Tancrède ! Ô ma chère Fanie !

Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie !

FANIE.

700 Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMÉNAÏDE.

Ah !... Je vois s'avancer ces monstres odieux...

Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.

Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers sentiments et mes derniers adieux,
Fanie... Il apprendra si je lui fus fidèle.
705 Je coûterai du moins des larmes à ses yeux ;
Je ne meurs que pour lui... Ma mort est moins cruelle.

ACTE III

SCÈNE I.

Tancrede, suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc. ; Aldamon.

TANCRÈDE.

À tous les coeurs bien nés que la patrie est chère !
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
710 C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrede est heureux ! Que ce jour m'est prospère !
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
715 Et c'est trop relever un sort tel que le mien ;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCRÈDE.

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'orient sous vous j'ai combattu ;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;
720 J'admirai d'assez près votre haute vertu ;
C'est là mon seul mérite. élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois...

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
725 Ces murs toujours sacrés pour le coeur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni !
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside ;
Cette place y conduit : plus loin vous contemplez

730 Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
735 Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

740 Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute ;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

À ses écuyers.

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte ;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
745 Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance ;
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance ;
750 Les mots en sont sacrés : c'est l'amour et L'honneur .
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

À Aldamon.

755 Quel est leur chef, ami ?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, à part.

Père d'Aménaïde ! ...

ALDAMON.

On le vit trop longtemps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité :
760 On respecte son rang, son nom, sa probité ;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan ! L'ennemi, l'oppresseur de Tancrede !
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?
Ah ! Parle, est-il bien vrai que cet audacieux

765 D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
770 Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
À mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre ;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

775 Cher ami, tout mon coeur s'abandonne à ta foi ;
Cours chez Aménaïde, et parais devant elle ;
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
780 Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès ;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
785 Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire !
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je répons du succès.

SCÈNE II.

Tancrede, ses écuyers, au fond.

TANCRÈDE.

Il sera favorable ; et ce ciel qui me guide,
790 Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
795 Aménaïde m'aime, et son coeur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des césars et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
800 Après Aménaïde est si chère à mon coeur !
J'arrive : un autre ici l'obtiendrait de son père !
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir !
Quel est cet Orbassan ? Quel est ce téméraire ?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir ?
805 Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
À demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros serait la récompense,

Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour ?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
810 Après mon trépas même elle serait fidèle.
L'opresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton coeur m'est connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

SCÈNE III.

Tancrede, Aldamon.

TANCRÈDE.

815 Ah ! Trop heureux ami, tu sors de sa présence :
Tu vois tous mes transports ; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu ? Les pleurs inondent ton visage !

ALDAMON.

820 Ah ! Fuyez pour jamais ce malheureux rivage ;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment ? ...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime :
La gloire vous attend aux tentes des césars ;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :
825 Fuyez ; vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon coeur ?
Qu'as-tu vu ? Que t'a dit, que fait Aménaïde ?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins... oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE.

830 Ciel ! Orbassan l'emporte ! Orbassan ! La perfide !
L'ennemi de son père, et mon persécuteur !

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée ;
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCRÈDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

835 Votre dépouille ici leur fut abandonnée,
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche ! Il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel ! En ses mains est remise ?
Elle est à lui ?

ALDAMON.

840 Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie ;
Achève... Parle... Hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux ;
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
845 Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie :
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

850 Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'opresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

Ô ciel ! Ô trop funeste nom !
Solamir ! ... dans Byzance, il soupira pour elle :
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur ;
Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur ;
Tant d'horreur n'entre point dans une âme si belle ;
855 Elle en est incapable.

ALDAMON.

À regret j'ai parlé ;
Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE.

Écoute : je connais l'envie et l'imposture :
Eh ! Quel coeur généreux échappe à leur injure !
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
860 Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'états en états ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
865 Chez les républicains comme à la cour des rois.
Argire fut longtemps accusé par sa voix ;
Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse ;
Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons
870 Que dans les coeurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; il faut donc tout vous dire :
875 On l'arrache des bras du malheureux Argire ;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! Si c'est une justice,
Elle est bien odieuse : on ose en murmurer,
880 On pleure ; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde ! Ô cieux !... Crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas :
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide ;
885 Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables !
On hâte en gémissant ces moments formidables.

890 Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

895 C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père...

TANCRÈDE.

Retire-toi... surtout ne me découvre pas.
Que je le plains !

SCÈNE IV.

**Argire, dans un des côtés de la scène ;
Tancrede, sur le devant, Aldamon, loin de lui,
dans l'enfoncement.**

ARGIRE.

Ô ciel ! Avance mon trépas.
Ô mort ! Viens me frapper ; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE.

900 Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais... pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscretes.

ARGIRE.

905 Ah ! Vous êtes le seul qui m'osiez consoler ;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrême.
À qui parlé-je, hélas ?

TANCRÈDE.

910 Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même
Honteux, et frémissant de vous interroger ;
Malheureux comme vous... ah ! Par pitié... de grâce,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai ?... Votre fille !... Est-il possible ? ...

ARGIRE.

Hélas !
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

915 Elle est coupable ?

ARGIRE, avec des soupirs et des pleurs;

Elle est... La honte de son père.

TANCRÈDE.

Votre fille !... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le coeur d'Aménaïde était son sanctuaire.
920 Elle est coupable ! Ô jour ! Ô détestables bords !
Jour à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
925 Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre :
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel ;
Et, malgré notre usage antique et solennel,
Si vanté dans l'Europe et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
930 Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente ;
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

935 De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter ?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

940 Vous rendez quelque vie à ce coeur abattu.
Eh ! Qui pour nous défendre entrera dans la lice ?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi ;
Qui daignera me tendre une main protectrice ?
Je n'ose m'en flatter... qui combattra ?

TANCRÈDE.

945 Moi, dis-je ; et si le ciel seconde ma vaillance,
Qui ? Moi.

Je demande de vous, seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah ! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
950 Mon coeur triste et flétri ne peut goûter de joie ;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah ! Ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance ?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance :
955 Hélas ! Qui vois-je en vous ?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

Orbassan, Argire, Tancrede, Chevaliers, suite.

ORBASSAN, à Argire.

L'état est en danger ; songeons à lui, seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles ;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
960 Solamir veut tenter le destin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan ; tout l'espoir qui me reste
965 C'est d'aller expirer au milieu des combats.

Montrant Tancrede.

Ce brave chevalier y guidera mes pas,
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
970 Allez aux musulmans porter vos derniers coups :
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah ! Grand dieu !

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
975 Ma place me retient, et mon devoir sévère

Apercevant Tancrede.

Aurait pu... ciel ! ô ciel ! Qui vois-je à ses côtés ?
Est-ce lui ? ... je me meurs !

Elle tombe évanouie entre les gardes.

TANCRÈDE.

Ah ! Ma seule présence
1010 Est pour elle un reproche ! Il n'importe... arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance ;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier : ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
1015 Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts :
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage ;
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
1020 Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie ;
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat.

Il jette son gantelet sur la scène.

1025 L'oses-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :

Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.

Je le fais à moi-même ; et, consultant mon coeur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
1030 Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom ? Ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein ;
1035 Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière :
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
1040 Je marche à votre tête, et je défends l'état.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens ; et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'état sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

**Argire, sur le devant ; au fond, Aménaïde, à
qui l'on a ôté les fers.**

AMÉNAÏDE, revenant à elle.

1045 Ciel ! Que deviendra-t-il ? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille...

**AMÉNAÏDE, appuyée sur Fanie, et se retournant
vers son père.**

Ah ! Que me voulez-vous ?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

Ô destins en courroux !
Voulez-vous, ô mon Dieu, qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence ?
1050 Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
Est-ce justice ou grâce ? Ah ! Je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait ? Et comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas !

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
1055 Je ne sais si le ciel me sera favorable :
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable ;
Mais, si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
1060 À tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes
Dont la cause est si belle... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
1065 Ciel, de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas !

ACTE IV

SCÈNE I.

Tancredi, Lorédan, chevaliers.

Marche guerrière : on porte les armes de Tancredi devant lui.

LORÉDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale :
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le coeur à l'état se livrait tout entier,
1070 Et de qui la valeur fut à la votre égale ;
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort ?
Tancredi, dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.
Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
1075 De mon sort malheureux ne soyez point en peine.
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois ?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
1080 Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez ;
1085 Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'état.
1090 Je le hais plus que vous ; mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;
Attendez tout aussi de la reconnaissance

Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

- 1095 Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, seigneur ; et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
1100 Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra, c'est là tout mon espoir.

LORÉDAN.

- C'est celui de l'état ; déjà le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
À la victoire ; et vous, qui l'allez partager,
1105 Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

Les chevaliers sortent.

TANCRÈDE.

- 1110 Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II.

Tancrede, Aldamon.

ALDAMON.

- Ils ne connaissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce coeur trop noble et trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
1115 De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter de vos mains triomphantes
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCRÈDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

- 1120 Eh quoi ! Pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle ?

TANCRÈDE.

Et son coeur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite ;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
1125 Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie ;
Et, l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner ?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrede expire.
1130 Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le coeur qu'elle a perdu, ce coeur qu'elle déchire...
À quel excès, ô ciel ! Je lui fus asservi !
Pouvais-je craindre hélas ! De la trouver parjure ?
Je pensais adorer la vertu la plus pure ;
1135 Je croyais les serments, les autels moins sacrés
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide ?
À la proscription vos jours furent livrés ;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
1140 Eh bien ! S'il est ainsi, fuyons de ce rivage :
Je vous suis au combat ; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle !
1145 Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable... et peut-être adorée !
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment ;
Ah ! S'il était possible, ah ! Si tu pouvais être
1150 Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître !
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier ;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,
Il faut périr... Mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
1155 L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré ;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE.

Ah ! Tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère :
Solamir en ces lieux adora ses attraits ;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
1160 Hélas ! L'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire ?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon coeur,

En vain j'avais douté ; je dois en croire un père :
Le père le plus tendre est son accusateur ;
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;
1165 Enfin mes yeux l'ont vu, ce billet plein d'horreur :
"Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon coeur ! "
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand coeur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrante à ce point avilie.

TANCRÈDE.

1170 Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru se livrer !
Que cette idée encor m'accable et m'humilie !
L'arabe impérieux domine en Italie ;
Et le sexe imprudent que tant d'éclat séduit,
1175 Ce sexe à l'esclavage en leurs états réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui !
1180 Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie et pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

Tancrede, Aldamon, plusieurs chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts ; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu ; je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV.

**Tancrede, Aménaïde, Aldamon, Fanie,
Chevaliers.**

AMÉNAÏDE, arrivant avec précipitation.

Ô mon dieu tutélaire !

1185 Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.

Tancrede la relève, mais en se détournant.

Ce n'est point m'abaisser ; et mon malheureux père

À vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.

Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?

Qui pourra condamner ma juste impatience ?

1190 Je m'arrache à ses bras... mais ne puis-je, seigneur,

Me permettre ma joie, et montrer tout mon coeur ?

Je n'ose vous nommer... et vous baissez la vue...

Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,

Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?

1195 Vous êtes consterné... mon âme est confondue ;

Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas !

Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

Tancrede, d'une voix entrecoupée.

Retournez... consoler ce vieillard que j'honore ;

1200 D'autres soins plus pressants me rappellent encore.

Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,

J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre espoir :

Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être ;

Mon coeur vous en dégage... et le vôtre est le maître

1205 De pouvoir à son gré disposer de son sort.

Vivez heureuse, et moi je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

Aménaïde, Fanie.

AMÉNAÏDE.

Veillé-je ? Et du tombeau suis-je en effet sortie ?

Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?

Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux ?

1210 Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,

Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,

Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon âme étonnée.

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrede, ô ciel ! Qui vient de me parler ?

1215 As-tu vu sa froideur altière, avilissante,

Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler ?

Fanie, avec horreur il voyait son amante !
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? Ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

1220 Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs ;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce et m'outrage !
Quel changement affreux a formé cet orage ?
1225 Que veut-il ? Quelle offense excite son courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire ;
1230 Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer ; la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
1235 L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
1240 Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable !

FANIE.

Ah ! S'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, reprenant sa fierté et ses forces.

Rien ne peut l'excuser...
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime :
1245 Sur son jugement seul un grand homme appuyé
À l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas ! Mourant pour lui, je mourais consolée ;
1250 Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner !
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner ;
Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon âme offensée ;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
1255 C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah ! De tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas...

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître ;
Il devait respecter un coeur tel que le mien ;
Il devait présumer qu'il était impossible
1260 Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce coeur est aussi fier que son bras invincible ;
Ce coeur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrede, au reste des mortels ;
1265 Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés ; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrede, oubliera tout le monde.

SCÈNE VI.

Argire, Aménaïde, suite.

ARGIRE, soutenu par ses écuyers.

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments.
On va combattre ; allons, guidez mes pas tremblants ;
1270 Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire ?
Ah ! Ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?

AMÉNAÏDE, plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,
1275 Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas ! Le plus injuste :
En un mot, c'est Tancrede.

ARGIRE.

Ô ciel ! Que m'as-tu dit ?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
1280 Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrede !

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tanocrède qu'opprima notre sénat barbare ?

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie ;
1285 Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie !
Ô juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence !
1290 Que nous étions ingrats, que nous étions tyrans !

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon coeur désolé tremble de vous en faire ;
Je les dois à Tanocrède.

ARGIRE.

À lui par qui je vis,
1295 À qui je dois tes jours ?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère ;
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté ;
Ah ! Rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie ;
1300 Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi rester ! Je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible ;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
1305 Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez :
J'ai quelques droits sur vous ! Mon malheur me les donne.

Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;
1310 J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi ?
Crains les égarements de ton âme éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
1315 Marche avec les héros et s'en distingue à peine,
Et nos moeurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois ! Quelles moeurs indignes et cruelles !
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
1320 Je n'écoute plus rien que la loi de mon coeur.
Quoi ! Ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime ;
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
1325 Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire !
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux !
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
1330 Vous frémissiez, mon père ; ah ! Vous deviez frémir
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense ;
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

1335 Va, c'est trop accabler un père déplorable :
N'abuse point du droit de me trouver coupable ;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné :
Ménage ma douleur ; et si ton coeur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
1340 Laisse-moi seul mourir par les flèches du maure.
Je vais joindre Tanocrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

ACTE V

SCÈNE I.

Les chevaliers et leurs écuyers, l'épée à la main ; des soldats, portant des trophées ; Le peuple, dans le fond.

LORÉDAN.

Allez, et préparez les chants de la victoire ;
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens ;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
1360 Il a brisé les traits, il a rompu les pièges
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées ;
Et, foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
1365 Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
1370 C'est à nous maintenant de consoler Argire ;
Que le bonheur public apaise ses douleurs ;
Pussions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'état heureux, quand le père soupire !
1375 Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
À qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu ?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
1380 Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?

À Catane.

Seigneur, il a longtemps combattu près de vous ;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune
Il ne partage point l'allégresse commune ?

CATANE.

1385 Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage

- Où nos fiers ennemis osaient nous résister ;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
1390 Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand coeur :
Un désespoir affreux égarait sa valeur ;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçait la douleur qui troublait ses esprits.
1395 Il appelait souvent Solamir à grands cris ;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche ;
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir ; et, toujours invincible,
1400 Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout céda à nos coups et surtout à son bras ;
Nous revenions vers vous, conduits par la victoire :
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
1405 Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance ;
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance
Aussi rapidement qu'il avait combattu.
" C'est pour jamais, " dit-il. Ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
1410 Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide,
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
1415 Elle appelle Tancrède, elle vole égarée :
Son père en gémissant suit à peine ses pas ;
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes.
« C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits.
1420 Ce vengeur de l'état, vengeur d'Aménaïde :
C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide ;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois. »
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste ?

LORÉDAN.

- 1425 Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste :
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite ;
Mais, quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

**Les chevaliers, Argire ; Aménaïde, dans
l'enfoncement, soutenue par ses femmes.**

ARGIRE, arrivant avec précipitation.

- 1430 Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrede est en péril ; trop de zèle l'excite :
Tancrede s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas ! J'accuse en vain mon âge qui me glace.
1435 Ô vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente ;
Courez, rendez Tancrede à ma fille innocente.

LORÉDAN.

- C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons ;
1440 Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III.

Argire, Aménaïde.

ARGIRE.

Ô ciel ! Tu prends pitié d'un père qui t'adore ;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

Aménaïde s'avance.

- 1445 Ma fille, un juste espoir dans nos coeurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés ;
Je les termine enfin : Tancrede va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMÉNAÏDE.

- Je me consolerais quand je verrai Tancrede,
1450 Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

- Je ressens ton état ; sans doute il doit t'aigrir.
1455 On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un coeur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrede en ces lieux abhorré ;
1460 Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :

Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
1465 Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au delà du terme et de notre espérance :
C'est ce que fait Tanocrède ; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
1470 Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :
Tanocrède va sortir de son erreur cruelle ;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
1475 Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
1480 Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;
Sa dernière prière a béni nos tendresses :
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.
1485 Nous jurâmes par elle, à la face des cieus,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur... les échafauds ont été nos autels.
1490 Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste :
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien ! Ce sort est réparé ;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

SCÈNE IV.
Argire, Aménaïde, Fanie.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique,
1495 Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu ; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre état vengé,
1500 Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
1505 Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi ;
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
1510 Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Roland, des Lisois, dont il est descendu.
1515 Venez voir mille mains couronner sa vertu ;
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtemps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage ;
Et Tancrède à vos voeux est pour jamais rendu.

Lisois, d'Amboise [990-1065] : chef de Guerre du puissant Comte d'Anjou. Il s'illustra en Terre Sainte puis se vit confier la forteresse d'Amboise qu'il défendit avec succès. Il devint sénéchal d'Anjou, et Touraine et du Maine.

AMÉNAÏDE.

1520 Ah ! Je respire enfin ; mon coeur connaît la joie.
Ah ! Mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre !
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
1525 Mon bonheur est au comble ; hélas ! Il m'est bien dû.
Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

1530 Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes :
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine :
1535 Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine ?
Est-il blessé ? Ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

Argire, Aménaïde, Aldamon, Fanie.

AMÉNAÏDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancrede est donc vainqueur ?

ALDAMON.

Sans doute il l'est, madame.

AMÉNAÏDE.

À ces chants d'allégresse,
À ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

1540 Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je ? Ah ! Malheureuse !

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il est mort !

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux ;
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
1545 Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! Sa dernière pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

Ô jour de l'infortune ! Ô jour du désespoir !

AMÉNAÏDE, revenant à elle.

1550 Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
Il m'est cher... Ô Tancrede ! Ô maître de mon sort !
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre ;
J'obéirai... donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc ; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

1555 Ô mes yeux ! Lirez-vous ce sanglant caractère ?
Le pourrai-je ? Il le faut... c'est mon dernier effort.

Elle lit.

" je ne pouvais survivre à votre perfidie ;
Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
1560 Vous avoir conservé la gloire avec la vie... "
Eh bien, mon père !

Elle se jette dans les bras de Fanie.

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
1565 Ma chère Aménaïde, avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
1570 J'apprenne à l'univers à respecter ton nom !

AMÉNAÏDE.

Eh ! Que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie, et le reste du monde ?
Tanocrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tanocrède meurt, ô ciel ! Sans être détrompé !
1575 Vous en êtes la cause... ah ! Devant qu'il expire...
Que vois-je ? Mes tyrans !

SCÈNE VI.

**Lorédan, chevaliers, suite, Aménaïde, Argire,
Fanie, Aldamon ; Tancrede, dans le fond,
porté par des soldats.**

LORÉDAN.

Ô malheureux Argire !
Ô fille infortunée ! On conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie ;
1580 Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux, versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette âme, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;
1585 Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux ;
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

*Pendant qu'il parle, on approche lentement Tancrede vers Aménaïde,
presque évanouie entre les bras de ses femmes ; elle se débarrasse
précipitamment des femmes qui la soutiennent, et, se retournant avec
horreur vers Lorédan, dit :*

Barbares, laissez là vos remords odieux.

puis courant à Tancrede, et se jetant à ses pieds.

Tancrede, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas ! Peux-tu m'entendre ?
1590 Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir ?
Hélas ! Reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse ;
C'est là le seul honneur dont mon âme est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis :
1595 Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis ;
Honore d'un regard ton épouse fidèle...

Il la regarde.

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle ! ...
De ton coeur généreux son coeur est-il haï ?
Peux-tu me soupçonner ?

TANCRÈDE, se soulevant un peu.

Ah ! Vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE.

1600 Qui ! Moi ? Tancrede !

**ARGIRE, se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et
embrassant Tancrede, puis se relevant.**

Hélas ! Ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.

Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
1605 Nous avons failli tous ; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde... Ô ciel ! Est-il vrai ? Vous m'aimez ?

AMÉNAÏDE.

1610 Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon coeur eût commis cette horrible injustice.

**TANCRÈDE, en reprenant un peu de force, et élevant
la voix.**

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
1615 Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible, hélas ! Et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse !

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste dieu ! Que dans cette heure affreuse,
1620 Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah ! Tancrede !

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me consoler ;
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse !
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna sa foi ;
1625 Voilà de nos soupçons la victime innocente ;
À sa tremblante main joignez ma main sanglante ;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, prenant leurs mains.

Hélas ! Mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie !

TANCRÈDE.

1630 J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde ! ...

AMÉNAÏDE.

Eh bien !

TANCRÈDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre...

Il retombe.

CATANE.

1635 Il expire... et nos coeurs de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard...

AMÉNAÏDE, se jetant sur le corps de Tancrede.

Il meurt et vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans, qui lui coûtez la vie !

Elle se relève, et marche.

1640 Que l'enfer engloutisse et vous et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois !
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre !

Elle se rejette sur le corps de Tancrede.

Tancrede ! Cher Tancrede !

Elle se relève en fureur.

1645 Il meurt, et vous vivez !
Vous vivez, je le suis... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.

Elle tombe dans les bras de Fanie.

ARGIRE.

Ah ! Ma fille !

AMÉNAÏDE, égarée, et le repoussant.

Arrêtez... vous n'êtes point mon père ;
Votre coeur n'en eut point le sacré caractère :
Vous fûtes leur complice... Ah ! Pardonnez, hélas !

À Tancrede.

1650 Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrede...

Elle tombe à côté de lui.

ARGIRE.

Ô ma fille ! Ô ma chère Fanie !
Qu'avant ma mort, hélas ! On la rende à la vie.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].